

## PROLOGUE

L'homme nettoyait son pistolet automatique sous le regard désabusé de ses deux complices. La crosse, le percuteur et le ressort gisaient sur la table en bois recouverte d'une toile cirée au motif délavé. Il fourbissait consciencieusement l'intérieur du canon à l'aide d'un petit écouvillon sans se préoccuper de son entourage. Une burette d'huile voisinait avec un chiffon graisseux qu'il utiliserait pour lustrer l'acier.

Son voisin assis à sa droite se plongeait dans la lecture d'une revue d'art au papier glacé illustrée de magnifiques photos, pendant que son vis-à-vis s'emparait d'un sac de sport. Il exhuma une scie à métaux, un burin et deux lampes qu'il testa. Il hocha la tête en signe de satisfaction, remisa les outils au fond du sac et but sa bière directement au goulot.

L'arme remontée, l'homme la glissa entre son ceinturon et son pantalon en marmonnant :

— Ce soir, c'est notre chance. C'est le carnaval ce week-end et pratiquement tous les flics sont en repos en prévision des heures supplémentaires. Moins de policiers dans les rues, égal temps de réaction plus long de leur part.

Ses acolytes ébauchèrent un mauvais rictus. Ils levèrent leur bouteille de bière et trinquèrent.

## CHAPITRE I

Une pluie fine tombait sur Amiens et sa cathédrale. Sa flèche paraissait s'élancer vers les nuages et elle oscillait doucement sous l'action du vent. Les gouttes d'eau s'écrasaient sur les deux tours où un pigeon tenta de pénétrer entre deux pierres dégradées par le temps. Immobile depuis des siècles, l'imposant monument résistait aux assauts des intempéries.

Des touristes s'abritaient sous les trois portails en admirant les différentes sculptures. De puissantes bourrasques venant du nord soufflaient sur le parvis. Quelques feuilles des bouleaux du parc situé en contrebas se détachaient en virevoltant, effleurant des passants se hâtant de rentrer chez eux.

Plus loin, Saint-Leu, le quartier historique de la ville, dressait ses vieilles pierres le long de la Somme et de ses rieux\*.

Sous son parapluie protégeant des cheveux bruns bouclés, Deborah gravit le large escalier séparant le parc de la cathédrale. Son imperméable beige entrouvert laissait apercevoir un polo de couleur crème et son jean se mariait parfaitement avec ses bottes en cuir. Amiénoise d'origine, elle connaissait la cathédrale comme sa poche. Au fil des ans, ses visites s'étaient espacées, mais elle avait gardé une profonde affection pour ce monolithe surgi du passé.

---

L'explication des mots suivis d'un \* est donnée pages 209-210.

Photographe de profession et karatéka à ses heures, elle venait de remporter un contrat pour illustrer à l'aide de clichés un livre sur le monument phare de la capitale picarde. Depuis une semaine, elle avait entrepris de photographier l'extérieur. Vues d'ensemble ou gros plans remplissaient déjà deux cartes mémoire de son appareil photo numérique. Le mauvais temps la contraignait maintenant à opter pour l'intérieur.

À 28 ans, elle pouvait s'enorgueillir d'avoir fait de sa passion sa profession. Après un apprentissage auprès d'un professionnel parisien, elle avait été embauchée chez un photographe de la ville où son don du cadrage lui permit d'être reconnue rapidement par ses pairs. Trois années plus tard, elle louait le rez-de-chaussée d'un petit immeuble du centre piéton et se constituait rapidement une clientèle. Les photos de mariage et d'entreprises étaient principalement son fonds de commerce. Elle se baladait à ses heures perdues sur l'ancien chemin de halage, en baie de Somme ou au parc ornithologique afin d'imprimer sur les négatifs l'instantané qui lui ouvrirait les portes d'une revue géographique à grand tirage. En attendant ce moment, quelques-unes de ses épreuves venaient d'être publiées dans le journal régional.

À la vue de ces photos, un écrivain la remarqua et la contacta afin de lui demander son concours pour embellir son ouvrage en cours d'écriture. Elle accepta le contrat et le duo put commencer une collaboration qui s'avéra efficace. Dotée d'un caractère bien trempé forgé par des années de karaté, Déborah ne se laissait pas marcher sur les pieds.

Ses appareils dans un sac en bandoulière et le trépied à la main, la jeune femme traversa le parvis. Elle admira les voussures du porche de saint Firmin, puis elle pénétra à l'intérieur.

Le silence et l'odeur d'encens l'accueillirent. Elle s'engagea dans la nef en foulant le labyrinthe reconstitué sur le dallage. Une brève émotion s'empara d'elle en pensant aux pèlerins, qui, à genoux au cours des siècles précédents, expiaient leurs péchés en suivant ses méandres. Devant elle, les grilles en fer forgé défendaient les stalles et le chœur de style baroque. Elle le contourna par la droite et vit un

homme d'une trentaine d'années l'attendre à proximité de l'accès aux stalles.

À la vue du sac imposant et du trépied, l'individu supposa être face à la photographe. Exhumant un trousseau de clés de sa blouse grise, il s'avança en souriant et engagea la conversation :

— Franck Bailla. Je suis le bedeau, dit-il en se présentant. Heureux de faire votre connaissance ! Je suppose que vous êtes mademoiselle Déborah Varlet ?

— C'est exact, affirma-t-elle en lui tendant la main.

Il la lui serra chaleureusement. Il dominait son interlocutrice d'une tête. Déborah remarqua un épi dans ses cheveux blonds. Ses yeux bleus malicieux et sa voix grave plurent à la jeune femme. Il lui proposa de la suivre dans le chœur.

La porte grillagée émit un léger grincement lorsqu'il l'ouvrit et il s'effaça pour la laisser entrer. Déborah connaissait les stalles pour les avoir admirées à de nombreuses reprises. À chaque visite, son enthousiasme n'était pas feint.

— J'ai vu ces sculptures plus d'une cinquantaine de fois et je ne m'en lasse pas, dit-elle en jetant un œil sur l'ensemble des boiseries.

— C'est normal. J'y passe tous les jours et je suis de votre avis, rétorqua-t-il en caressant le chêne usé par les ans.

— Les hommes savaient travailler en ce temps.

Les sculptures paraissaient vivantes. Le visage de certaines, polies par les mains des chanoines les ayant caressées avec tendresse au cours des offices, ne révélaient plus que d'infimes protubérances. D'autres recelaient leur richesse en arborant une multiplicité de détails.

Ils admirèrent en silence le chœur et son maître autel. Celui-ci semblait s'élever vers la voûte dans un ensemble parfait.

— Je ne vous attendais pas aujourd'hui, commenta Franck en s'avançant entre deux rangées de sièges.

— Je n'avais pas prévu de photographier l'intérieur, mais la pluie et le manque de luminosité m'ont incitée à changer de programme. Je me suis donc permis de téléphoner pour vous demander si je pouvais passer cet après-midi pour m'occuper des stalles.

— Vous avez eu raison. Vous parliez de luminosité, mais aujourd'hui la lumière dans le chœur n'est pas très intense.

— Je la corrigerai avec mon logiciel de retouche d'images.

— On n'arrête pas le progrès ! approuva-t-il en lui donnant la lourde clé de l'accès au chœur. Lorsque vous aurez terminé, fermez la grille à clé et déposez-la au magasin de souvenirs, je la récupérerai demain matin. J'ai le double.

— Comme vous voudrez, dit-elle en consultant sa montre.

— Je vous laisse. Les stalles comportent environ 4700 statuettes, alors bon courage ! annonça le bedeau en s'éloignant.

Déborah le regarda quitter les lieux, puis elle goûta au silence qui enveloppait le sanctuaire.

Elle parcourut des yeux l'ensemble des 110 stalles sculptées entre 1508 et 1519. Utilisés par les chanoines, ces sièges fonctionnels et pratiques bien qu'inconfortables, avaient été ciselés par des hommes qui ne se doutaient pas que leur art serait admiré au fil des siècles. Les 4000 personnages sculptés dans le bois illustraient des récits de l'Ancien Testament et les accoudoirs usés représentaient des scènes de la vie quotidienne.

Sa montre marquant 15 heures 10, la jeune femme décida de se mettre au travail. Après avoir extrait l'un des trois appareils photo de son sac, elle choisit un objectif qu'elle vissa sur le corps de l'appareil. Elle étira ensuite son trépied, le disposa à proximité de l'autel et régla manuellement le diaphragme avant de choisir sa focale.

Déborah effectua quelques plans d'ensemble, se plaçant près de l'objectif pour donner plus de caractère et de relief aux épreuves. Le chœur et son maître autel photographiés dans tous ses détails, l'Amiénoise s'octroya cinq minutes de pause. Elle leva la tête et constata à travers un vitrail que la luminosité baissait encore.

Dans la tour, le bourdon sonna 18 heures.

Déborah entreprit de fixer sur le film la mort de Job. Le vieil homme, torse nu, expirait sur son lit dans les bras d'un homme au visage serein. À leurs pieds, un personnage à genoux fixait d'un regard morne un horizon bien lointain.

La photographe en profita également pour coucher sur la pellicule une dizaine d'appuis-main usés par une multitude de prêtres au cours des offices perpétrés ces quatre cents dernières années.

La première rangée de stalles photographiées, elle consulta sa montre et réalisa qu'il était 21 h 20. Aucune personne ne déambulait à l'intérieur de l'église. Elle rangea précipitamment ses appareils, replia le trépied avant de récupérer les clés des grilles pour fermer l'enceinte des stalles, puis traversa la nef pour accéder à la sortie.

La jeune femme poussa le lourd battant en bois et émit un cri de surprise en constatant que la porte était fermée à clé. Plongée dans son travail, elle avait oublié la notion des heures. Ses pulsations cardiaques s'accéléchèrent lorsqu'elle se dirigea vers la sacristie.

« J'espère que le bedeau sera encore là », soliloqua-t-elle à mi-voix en parcourant le déambulatoire.

La vieille porte défendant l'accès au trésor de la cathédrale et à la sacristie refusa de s'ouvrir. Déborah songea que l'employé du sanctuaire l'avait clos pour la nuit. Elle fouilla son sac nerveusement dans l'espoir de découvrir son téléphone portable. Rouge à lèvres, mouchoirs en papier et permis de conduire valsèrent sur le sol, mais elle dut se rendre à l'évidence, elle avait oublié l'appareil. En se maudissant, elle repéra la porte de la Vierge dorée. Elle n'eut pas plus de succès, l'accès était également verrouillé. Quant à la porte nord, elle était plus ou moins condamnée.

« Je ne vais tout de même pas passer la nuit ici ! » se dit-elle en jetant un œil angoissé face à la clôture sud du chœur.

L'intérieur était silencieux. Dans leur immobilité, les statues semblaient la surveiller. La lumière du jour assombrie par les nuages traversait avec peine les vitraux. Une nouvelle fois, la photographe consulta sa montre, qui indiqua 21 h 40.

« Je ne suis pas sortie de l'auberge, subodora-t-elle. Si je dois attendre l'ouverture des portes demain matin, la nuit va être longue. »

Le silence régnait à l'intérieur du monument. Elle perçut l'éclatement du tonnerre à l'extérieur, la pluie d'orage s'écrasait sur les vitraux. Ses pas résonnaient sur le carrelage. Elle regardait sans les voir les différentes chapelles du bas-côté.

Protégées par leurs grilles en fer forgé, quelques-unes abritaient de petits chefs-d'œuvre. Dans un coin de l'une d'entre elles, elle remarqua un vieux fauteuil au velours rouge élimé qui paraissait avoir été oublié depuis des années. Récupérant deux sièges dans la travée voisine, elle les disposa face au fauteuil.

« J'aurai ainsi un semblant de lit », murmura-t-elle en vérifiant l'alignement du mobilier.

Le mauvais temps diffusait une faible clarté et la nuit tombante cédait la place à l'obscurité, les ombres des sculptures étendaient leur aspect fantomatique sur le sol dallé. Les petites lumières orangées des bougies vacillaient sous les courants d'air, augmentant l'aspect spectral des lieux.

Déborah frissonna en frictionnant vigoureusement ses bras nus.

« La soirée va être pénible », songea-t-elle en effectuant les premiers gestes de l'un de ses katas préférés. « Le climat et la température ne sont pas terribles pour un mois de juin et j'ai intérêt à me remuer si je ne veux pas m'enrhumer. »

Elle semblait esquisser une chorégraphie sortie du fond des âges. Ses bras se levaient doucement pour s'élancer vers l'avant, poings serrés ; ses jambes effectuaient une gestuelle précise.

Ses exercices l'occupèrent une bonne demi-heure. Elle constata qu'il faisait entièrement nuit à l'extérieur en levant la tête vers la rosace. La jeune femme n'avait plus froid, mais elle revêtit son imperméable pour se protéger de la fraîcheur de la nuit. Sur des tableaux disposés aux murs, des saints enluminés semblaient danser sous la diffraction des bougies. Elle fouilla vainement son sac dans l'espoir de découvrir une denrée alimentaire, mais dut se rendre à l'évidence, elle n'avait plus rien à se mettre sous la dent. Elle pesta en s'allongeant sur son lit de fortune.

« Ça ne va pas être terrible pour dormir », se dit-elle. « Toi ne ronfle pas trop fort », ajouta-t-elle en s'adressant à l'une des statues la dominant. Indifférent aux élucubrations de son invitée, le saint, les mains jointes, resta de marbre.

Comment avait-elle pu se laisser enfermer ? Elle se morigénait de s'être ainsi laissée bêtement surprendre. Concentrée sur ses prises de

vues, le temps avait passé rapidement. Elle pensa demander à Franck, le bedeau, s'il accepterait de lui laisser une clé afin de ne plus se laisser prendre au piège.

Fatiguée, la jeune femme s'endormit rapidement malgré sa position inconfortable.

Au-dessus d'elle, dans un froissement d'ailes, un pigeon entré par l'une des multiples ouvertures s'envola sous une clé de voûte.

\*\*\*

Déborah ignorait depuis combien de temps elle s'était assoupie quand une désagréable impression la réveilla. Des coups sourds provenant du chevet\* lui parvenaient aux oreilles. Curieuse, elle se redressa, ôta son imperméable pour être plus à l'aise et se dirigea derrière le chœur en longeant les grilles en évitant de faire résonner ses talons sur le dallage.

Construites en demi-cercle et séparées du maître autel par le déambulatoire, elles faisaient face à l'une des plus célèbres statues en marbre de la cathédrale : l'ange pleureur.

Posé sur une plaque de marbre noir, accoudé sur un crâne et la main gauche tenant un sablier, son regard douloureux se portait vers le tombeau d'un chanoine s'étant préoccupé du sort des orphelins, placé au-dessous de lui. Les cheveux bouclés du chérubin s'éparpillaient sur un large front. En scrutant son visage mélancolique, le visiteur imaginait voir perler une larme sur sa joue.

Des cisaillements cédaient la place aux bruits précédents. Rasant le mur, la photographe avança doucement de quelques mètres et découvrit deux silhouettes près de l'ange pleureur. Leurs profils diffusaient des ombres aux contours incertains et leurs gestes paraissaient irréels.

Le plus petit des hommes tenait une lampe afin d'éclairer son compagnon qui s'affairait auprès de la statue. En équilibre sur la barre de protection, la main gauche posée sur la statue, il était armé dans la main droite d'une scie à métaux. Il s'évertuait à rompre la barre de métal reliant la statue au mur situé derrière elle. À ses pieds,

un burin et des éclats de marbre révélèrent la nature des travaux. Les deux inconnus tentèrent de desceller l'ange pleureur.

Le sang de la karatéka ne fit qu'un tour. Ce n'était pas deux hommes qui lui faisaient peur. Confiante dans sa technique, la ceinture noire se coula discrètement contre le mur, puis s'approcha vers les deux individus en criant :

— Hé ! Les mecs, arrêtez tout d'suite !

Surpris, l'homme à la scie cessa tout mouvement et regarda dans sa direction. Il sauta sur le sol doucement. Le second projeta la lumière de sa lampe vers Déborah qui cligna des paupières. Les deux complices se ressaisirent rondement et rigolèrent.

— Une bonne femme ! déclara le plus trapu des deux.

Éblouie par la lumière, elle constata malgré cela qu'il portait un pantalon de velours et une veste de survêtement.

— Regarde comme je tremble, dit l'homme en mimant un grelottement.

— Tu nous fais pas peur ma belle ! Sauve-toi vite avant que nous nous fâchions, ajouta le second.

Sa salopette cachait un corps long et mince. Forte de l'inconscience de ses jeunes années, Déborah répliqua :

— C'est vous qui devriez vous barrer.

L'homme à la scie la jugeait. Un rictus de haine se dessinait sur son visage. Face à la corpulence de son adversaire, Déborah savait qu'aucune erreur ne serait tolérée. Si elle ne frappait pas la première, l'homme ne la raterait pas.

L'homme à la scie s'avança pendant que son complice l'encourageait. Il brandissait l'outil comme un poignard en pointant les dents vers le visage de la photographe. Sa détente fut rapide, mais Déborah esquiva le coup, pivota et lui asséna un violent coup de pied au genou. Il hurla en tombant.

— Aïe la garce, elle m'a fracassé le genou !

Sans s'en préoccuper, elle fondit sur son deuxième adversaire qui exhibait un burin et effectuait des moulinets au-dessus de sa tête en reculant précipitamment.

— Avance encore un peu, tu vas voir ce que tu vas prendre !

— C'est moi qui te promets une belle raclée ! annonça la jeune femme en ralentissant, appréhendant pourtant les mouvements désordonnés de l'individu.

— Approche, viens goûter ma gomme à effacer le sourire !

Derrière eux, l'homme gémissait en tentant de se relever.

— De quoi tu t'mêles, qu'est-c'tu fais ici à cette heure ? fit le voyou en reculant.

— Je t'en pose moi des questions ?

— Oh ! Elle est hargneuse la gredine, dit-il ironiquement en s'immobilisant.

Déborah allait profiter de ce répit pour l'attaquer quand elle perçut un léger frôlement dans son dos. Elle se retourna et entrevit un troisième comparse ébauchant un méchant sourire derrière ses lunettes. Profitant de la surprise, il lui asséna un violent coup de tête. Elle chancela. Sans perdre un instant, l'homme lui décocha un coup de poing au plexus solaire pendant que son complice au marteau lui portait un coup de pied dans les reins. Sous les cris d'encouragement de son premier adversaire, l'homme aux lunettes la frappa une nouvelle fois au niveau de la carotide. Le souffle court, elle tenta de résister, sa vue se brouilla et elle perdit connaissance.